

Réflexions d'un inhumaniste

© 2007 J.-C. Albert-Weil & Éditions Xenia,
C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com

Jean-Claude Albert-Weil

Réflexions
d'un inhumaniste

Entretiens avec François Bousquet

Xenia

Le Prix Nobel du samizdat

J'ai interviewé Jean-Claude Albert-Weil, durant l'été 2005, dans son appartement du IV^e arrondissement parisien, où il campe précairement, selon son expression, créature en transit, qui n'attend certes pas le Saint-Esprit, mais les extraterrestres (peut-être), les Huns (sûrement) et sa réincarnation glorieuse en Félinien supérieur.

Les livres d'entretiens avec les écrivains sont des livres par défaut, quelque chose comme de la paralittérature. Genre mineur, mais qui compte quelques chefs-d'œuvre (qu'on songe à l'extraordinaire *Mon Siècle* d'Alexandre Wat, où Czeslaw Milosz, ni plus ni moins que Prix Nobel de littérature, fait le magnétophone). Les happy few font parfois leur délice des restes du festin – l'écrivain au saut du lit et au pied de l'œuvre. C'est tout ce qu'on souhaite à ce livre. Pour plus de lisibilité, les questions ont disparu de cette version, mais la parole voigoureuse d'Albert-Weil a survécu, nous semble-t-il, à sa retranscription écrite.

Ces entretiens reposent sur un pari: la reconnaissance prochaine de la place éminente de Jean-Claude Albert-Weil dans le panorama de la littérature française contemporaine. En attendant ce jour, on est contraint, préventivement, de forcer à notre manière les portes de la gloire et de pécher par abus

de célébrité, en adoptant la posture du grand écrivain inconnu, alors que la société attend celle, plus discrète, du soldat inconnu – sans exigence, sans « je » intempestif. Or, l'auteur en question, Alberve dans l'intimité, ne peut faire autrement que de parler d'autorité et de violer les habitudes de lecteurs qui ne le connaissent pas encore. À ceux-là, on peut leur dire, dès maintenant, que Jean-Claude Albert-Weil est l'auteur d'une trilogie mémorable, publiée sous le titre de *L'Altermonde* (composée d'*Europa*, Grand Prix du Roman de la Société des gens de lettres, de *Franchoupia*, présélectionné pour le Renaudot, et de *Sibéria*, lui, sans aucune couronne).

J'ai déjà eu l'occasion de dire tout le bien que je pense de cette œuvre dans deux articles parus sous le parrainage de Michel Marmin dans la revue *Éléments*. Pour complément d'informations, nous les avons glissés en annexes. C'est une première esquisse critique qui appelle naturellement d'autres et plus amples développements et approfondissements.

Je voudrais revenir ici, sans me livrer à un réquisitoire, sur les dysfonctionnements de la critique et tout particulièrement sur cet angle mort (pour elle) qu'est l'objet écrivain non identifié, météorite obscure et ignorée par l'homme de lettres sous son espèce traditionnelle, le critique donc, faute de spécialisation suffisante en ufologie. On n'aime les révolutions que rejetées dans le passé. La littérature n'échappe pas à cette règle universelle de la commémoration et de l'empaillage. C'est un cimetière de nouveautés folio-tées, empaquetées et reliées, dans lequel la critique

n'intervient que nécrologiquement. Roland Barthes avait comparé cette activité à *la toilette du mort*.

Jean-Claude Albert-Weil n'échappera peut-être pas à cette taxidermie *post-mortem*. Elle vaut mieux que l'oubli. Mais il lui faut tenir jusque-là, si l'on peut dire, seul, isolé, sans le large public que ses livres réclament. Qu'il ne se soit pas trouvé dans la grande presse un seul journaliste, à l'exception notable de Georges-Olivier Chateaubrynaud, son bienfaiteur, pour saluer en lui l'expression et le véhicule d'une nouveauté langagière radicale (ou bien pour s'en indigner) en dit long sur notre conception de l'exception culturelle.

Où est-il donc le Léon Daudet qui viendra secouer le conformisme de ses lecteurs, celui-là qui, il y a moins d'un siècle, parvenait à imposer Proust et Céline à son parterre d'académiciens Goncourt timorés, de tendres félibriges et de sympathiques maurrassiens flirtant avec un antisémitisme révolu et des lectures désuètes? Où est-elle aujourd'hui cette providence des auteurs, cette malédiction des coteries, à qui rien ne serait impossible?

Ces Messieurs les censeurs, Jean-Claude Albert-Weil, en voyageur clandestin des médias, les a justement baptisés « syndicat des omerteurs ». Et en effet les Omerteurs Associés omertisent, on ne saurait mieux dire, les récalcitrants au nouvel ordre culturel en agitant l'épouvantail idéologique, au nom du sacrosaint et très hygiénique principe de vigilance. Notre société est plus superstitieuse que jamais, ses mises à l'Index ont valeur d'interdit. Autrefois, on mangeait à la table du diable avec une longue cuillère. Aujourd'hui

qu'on n'y croit plus, on l'a diabolisé. Il a remplacé dans l'enfer des bibliothèques les gentils petits livres licencieux, placés dorénavant au premier rang.

Invisible man, who do you sing for? Oui, pour qui chantes-tu, homme invisible? Car c'est à un véritable tour de magie médiatique qu'on a assisté: l'œuvre d'Albert-Weil a disparu des journaux, des radios et des télévisions. Je veux bien que la persécution soit un rôle, elle aussi, avec sa rhétorique, ses postures, son délire, mais il faudra quand même bien finir par concéder un jour ceci, que Jean-Claude Albert-Weil est victime (quel autre terme employer) – d'une conjuration du silence.

Cette punition au bâillon s'explique en partie parce que le proscrit a enfreint, sans la réserve d'usage, les tabous que notre époque, politiquement pudibonde, voudrait pouvoir escamoter ou du moins euphémiser. *Couvrez ce sein que je ne saurais voir...* On connaît le refrain. Tartuffe est sans âge. Mais plus profondément, le créateur du *langagevo* (langage évolué) bouscule trop joyeusement les stéréotypes et les clichés, et notamment littéraires, pour que la société du spectacle le lui pardonne. Il faut bien comprendre que la langue maternelle de cette société, c'est le cliché. Les phrases toutes faites tracent la voie à la pensée toute faite. Albert-Weil est sur ce point comme Karl Kraus, il se bat contre le dictionnaire des idées et des expressions reçues.

Ante et post-académique, il est ce qui précède le classicisme et ce qui lui succède. Autrement dit, en *archéofuturiste* cohérent et volontaire, il a arraché le français à la fatalité académique qui est la sienne

depuis Malherbe et Richelieu. En dépit de leur projet et de leurs manifestes, les écoles romantiques, symbolistes, d'avant-garde, n'ont en définitive chatouillé la littérature qu'au niveau des aisselles, en tripatouillant tapageusement les genres littéraires et en tirant les poils : vers libre, abandon de la règle de l'unité théâtrale, déconstruction romanesque, etc. Elles ne se sont pas attaquées à la langue en soi. Le projet de Jean-Claude Albert-Weil est tout autre. Il ne continue pas telle ou telle école formaliste, il se fait réformateur du lexique, de la syntaxe, de la grammaire.

Beaucoup plus qu'un simple toilettage de façade, il a engagé le français dans une restructuration d'ores et déjà convaincante. Extirpé des codex classiques, pierre de Rosette et clef de l'écriture à la main, il a mis à jour les règles cachées de la *néologistique*, science de la nouveauté du langage et des technologies langagières. Il y avait jusqu'ici une polyvalence lexicale, ignorée, dormante, sans application pratique. On pouvait toucher aux significations, on ne touchait pas au signifiant, lequel restait sacré, carré et immuable. S'il lui arrivait d'évoluer sur la longue durée, c'était avec la lenteur du temps géologique, quelques siècles pour enregistrer de minuscules écarts. Or il y a une évidente polymorphie des mots. Ils ne sont pas taillés dans la pierre. Ils sont meubles, plastiques, vivants. L'auteur de *L'Altermonde* le prouve à chacun de ses livres. Plus il révolutionne, plus il signifie. Le gain d'expressivité et donc de significations est proportionnel chez lui au niveau d'inventivité verbale. Son français est le seul organisme génétiquement modifié irréprocha-

ble. Que les iconoclastes et autres faucheurs de têtes qui dépassent ne se trompent pas : en dépit du redoublement patronymique, il n'y a pas deux Albert-Weil. Qu'ils se décident donc, avant de condamner, à aller voir d'un peu plus près cette œuvre. Elle parle d'elle-même. C'est le meilleur plaidoyer de l'auteur. Il est grand temps de le faire savoir.

FRANÇOIS BOUSQUET

**RÉFLEXIONS
D'UN INHUMANISTE**

Qui je suis ?

Sans grande présomption, je me considère aujourd'hui comme le seul écrivain inhumaniste. L'homme se raconte des salades, il ne faut pas qu'il s'imagine être autre chose qu'une petite mécanique, prise dans son horreur journalière. J'ai toute une théorie de « l'habillage » chez l'homme, j'en parlerai. Les écoles yogiques préconisent le déshabillage, on enlève une épluchure, puis une autre, jusqu'à arriver au noyau du moi, c'est-à-dire probablement le vide. En attendant, l'homme passe sa vie à habiller sa propre vie et à habiller le monde. Il ne peut pas vivre de sa nullité essentielle. C'est chose impossible. Le décorum est indispensable. C'est pourquoi il se construit une image de lui qui vient faire écran à son image réelle qu'il ne connaît pas. C'est pour cela qu'il interroge sans cesse les autres sur lui, se déguise, se maquille. On veut un réel autre que le réel effectif, un irréel illusoire, chérubinique.

Je ne peux pas admettre que nous, humains, soyons soi-disant supérieurs. Il suffit d'aller dans la rue. Je suis un véritable. Je vois bien que les gens sont laids, globalement lâches, serviles et acrimonieux. Le seul homme que l'on peut admirer, c'est l'homme blessé, le mourant, le malade. Le destin du souffrant, oui, me touche.

Ma position centrale, c'est de me recommander et

de m'inspirer de la philosophie de Swift, c'est-à-dire la négation de la prétention humaniste qui voile la vérité humanienne aux quelques hommes de clairvoyance. Cette prétention est une erreur, même si c'est une erreur positive qui ouvre des horizons à notre destin.

L'inhumanisme n'est partagé que par très peu de gens, c'est mon originalité d'écrivain : ma vision archi-haineuse de l'adorable race humaine. Il paraît que Swift a sombré, étant vieux, dans une espèce de folie scatologique, merdophile. Je comprends, il n'y a pas chez moi un goût forcené pour la propreté. La saleté est une transgression, la merde une provocation. L'homme se croit beau, intelligent, sublime, lui signifier le contraire, voilà en quoi consiste mon inhumanisme, qui est une réaction antihumaniste, mais il fallait l'étiqueter, le labelliser philosophiquement.

J'ai choisi de mettre des exergues dans chacun de mes livres. À Swift, *Europia* ; à Sade, *Franchoupia* ; à Gurdjiëff, *Sibéria*. Sade, c'est toujours pareil, le même ressort qui se détend, la même petite fille sauvée des pires malheurs pour être plongée dans des malheurs plus grands, encore « *bien plus pires* », comme dirait l'écho populaire. Mais Sade est d'abord contre la nature humaine. La nouvelle classe au pouvoir se prétendait être la lectrice privilégiée de la nature, Sade lui a fait comprendre que la nature était atroce, il a démolé l'idée de l'homme naturel : les chiens se sodomisent et les hommes s'entretuent allégrement.

Ordre du jour

L'inhumanisme fait jouer la liberté. Or dans notre société, l'homme ne veut surtout pas être celui par qui les choses changent, il a peur de la liberté, il la refuse, sauf quelques individus, qu'on peut appeler les aventuriers, en butte aux fixistes. L'aventure, c'est ne pas être borné. Le borné, c'est l'ennemi, c'est-à-dire l'imbécile qui s'est construit des petits mondes carrés.

L'humanisme est devenu une idéologie fascisante, issue des Lumières, quand l'homme, petit à petit, s'est érigé en créature supérieure. Avec l'appui de la science, devenue au XIX^e siècle la loi générale, l'humanisme s'est imposé comme la pensée de base : l'homme est la créature supérieure dans l'univers, d'abord par choix divin, puis ensuite par sa nature scientifique. Il peut à ce titre faire sauter la planète.

La grande loi scientifique du darwinisme proclame que l'homme s'est perfectionné, les animaux étant pratiquement des hommes un peu ratés, puisque le rameau qui réussit, c'est nous autres. Allons enfants de la patrie !... Darwin a parlé de changements consécutifs aux transformations de vie, ce qu'on appelle les aléas de la niche écologique. Les animaux s'adaptent. Cependant, il ne dit pas qu'ils progressent. Ce discours, c'est le néodarwinisme marxisant et progressiste qui le tient. On aboutit ainsi à l'homme, créature

supérieure, autoconstituée, pratiquement définitive, à cette réserve près que la génétique nous permet désormais de manipuler le génome.

L'humanisme, en tant qu'étiquette politique, devient insupportable. D'abord, il enferme dans un coffre le problème des animaux, il cache la souffrance des abattoirs. Cette manière régressive de différencier l'homme de l'animal est inscrite dans les religions officielles, qui sont les matrices de l'humanisme et portent le crime de manger les animaux. On adore Dieu à notre image. Même chose pour la science : l'homme est la créature surgie d'une lente évolution, allant de perfectionnement en perfectionnement. Stephen Jay Gould et quelques autres paléontologues ont malgré tout prétendu que certains êtres nous avaient été, un temps, supérieurs, avant de déchoir. Qu'est-ce que cela veut d'ailleurs dire progresser ou régresser ? C'est progresser *pour nous*, ça reste subjectif. On doit se mettre à la place des animaux, mais c'est impossible tant l'homme est dévoré d'humanocentrisme.

Dans mes livres, j'ai pris la position contraire, *l'in-humanisme*. C'est tout simplement la position existentialiste, celle d'un « je m'étonne vivant ». L'homme est là, il ne sait pas où il se trouve, il est celui qui avance dans le noir, le blanc, qui se découvre dans les plaisirs et les douleurs, dans le regard d'autrui à qui il reconnaît le droit d'exister et d'oser avancer un jugement de valeur... qui n'en a aucune. C'est une petite bête chercheuse perdue. Il est inhumaniste au sens où il n'a pas à émettre une théorie sur sa nature, il n'a pas à se prononcer sur sa supériorité ou son infériorité,

il n'a pas à poser des valeurs qui sont à la fois des impératifs dangereux et des procédés de justification. Tout au plus recherche-t-il des segments de la vérité, évidemment aléatoires.

Homo sapiens œconomicus

Jusqu'au néolithique, le *je-mange* était problématique, il fallait chasser sans arrêt. Les chasseurs-cueilleurs n'étaient pas nombreux. Si l'on s'en tient aux travaux de Lévi-Strauss, ils se déplaçaient dans la forêt par groupes de trente à quarante personnes, contraints de chercher tout le temps des baies sauvages, des vers blancs. On ne pouvait pas se charger de cohorte d'enfants, la mobilité exigeait une démographie faible et intelligente.

L'agriculture a tout changé. Il y a dans cette découverte une sorte d'émerveillement, on le sent dans la Bible. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, le ciel pluvieux, donc fécondant, et la terre fécondée, donc l'agriculture.

Jusque-là, on ne s'adressait pas au ciel, mais à l'arbre, à la plante. Mais quand il a fallu réellement qu'il pleuve (la pluie, l'orage comme phénomène quasi cosmique), il a bien fallu une classe qui puisse infléchir la divinité, croyait-on. Il a été alors indispensable de se doter de moyens de conservation pour les récoltes, sel, poterie, jarres... C'est ainsi que s'est créée la civilisation. Le néolithique, c'est nous: notre administration, notre police, nos prêtres, notre technique, notre culte de la poussée démographique. Avec l'agriculture, l'homme devient acteur de la nature. Au lieu de s'en remettre à la nature dispensatrice, il plante,

taille, accumule, fructifie et obtient un bénéfice. Le boursicotier est déjà là. Dans le processus agricole naissant, il y avait déjà en germe la morale de l'obtentivité, de la croissance et du débordement sauvage de l'expansion humaine.

Grâce au langage, on est sorti de la période si l'on peut dire confuse de l'humanité, où l'on communiquait de façon animale. L'homme a eu enfin un repère. Passer de la communication sensuelle-gestuelle au langage écrit, c'est comme la découverte du disque microsillon. Ensuite, c'est l'entrée dans la phase scientifique, l'expérience qui seule valide un fait objectif, la reproductibilité, la prédictibilité. Il n'y a que la science au fond. Chaque espèce suit sa lignée d'évolution. Or l'homme a trouvé quelque chose de magique, c'est la *science*, le non magique par excellence. Il y a dans l'Euro-Sibérie que j'ai mis en chantier dans mes romans une sorte d'engouement fabuleux pour les savants, les fous et les déviants. S'il y a un merveilleux chez moi, il est scientifique.

La vie est une comédie, mais il ne faut pas la jouer en comédien

La vie, c'est peut-être un purgatoire, c'est peut-être un malheur. Les choses n'ont pas de sens, on joue à être, mais on est oublié très vite. À mon âge, je peux me réveiller un matin, si je puis dire, étant mort. Il suffit de dix ans pour qu'on ne parle plus de quelqu'un après sa mort, et même moins de dix ans. Quand on voit tous ces livres, tous ces noms qui ont disparu ! On n'est rien, il ne faut pas se faire d'illusion. Pendant longtemps, on est illuso-éterniste, on pense en termes d'éternité. En vieillissant, on perd cette vision, on pense en termes de laps. Quand on est jeune, on a des buts ; quand on est vieux, on a des paris. Être accepté dans la formule que j'ai choisie, écrivain sulfureux, voilà mon pari. Pourquoi sulfureux ? Tout simplement pour ne pas être comme la *foule des gens* qui va comme les moutons de Panurge, selon idées reçues, réflexes sociaux acquis-imités, ce que j'appelle l'*habitus*. Aucune chance d'être un écrivain original si on suit cette voie sociétale.

Le problème du vieillissant, c'est le résidu : que reste-t-il de la vie ? Une grande illusion. Le risque, c'est de tomber dans le désenchantement. Petit à petit, l'homme se dégage de la terre et de la chair. Se dégage-t-il parce qu'il se racornit, ou au contraire

parce qu'il s'éveille à d'autres horizons, devenant métaphysicien? Il faudrait étudier les rêveries des vieilles gens, il n'est pas dit qu'ils n'aient pas des éclairs, des lueurs de quelque chose d'autre. Certains mystiques et spirites en parlent. Il faudrait les écouter sans le préjugé de l'idéologie, mais nous ne sommes qu'en 2006, autant dire sous Louis XIV.

Désormais, mon moi septuagénaire s'est tellement dédoublé qu'il est comme une conscience doucereuse de l'âme. La maturité peut conduire à une espèce de recherche d'un moi apuré, sublime. On ne se voit plus tel qu'on est corporellement, mais en esprit, c'est plus impersonnel. En vieillissant, on s'impersonnalise, on raisonne impersonnellement, avant tout parce que le corps ne peut plus plaire. C'est le temps où l'on regarde autour de soi, on voit enfin la foule quasi objectivement et alors on la trouve bien laide et bien répugnante.

Il y a une mécanique explicative, la biologie, qui nous fait comprendre que le corps humain est une machine, et pas un absolu. L'absolu, c'est une illusion de la jeunesse, parce qu'elle ne sent pas le poids de la mécanique: les pistons, les bougies ne sont pas usés. Un vieux moteur déconne, surtout un moteur malade. Comme diabétique, ça fait soixante ans que je suis malade. Le diabétique est constamment en train de s'occuper de son corps. Ma conscience de malade m'a fait comprendre l'imperfection du support, sans parler de son usure. Quand on est vieux, les couilles pendent, les genoux flageolent, les oreilles suintent, le sexe s'égoutte, les épaules tombent.

Phénoménologia

L'existence est un étonnement. Les existentialistes le disent : exister, c'est s'étonner. Vivre sur terre ne répond à aucune raison. On conduit sa vie à la recherche de son sens. Il a fallu construire de petites encoches. L'existentialisme, c'est simplement ceci : l'homme sait qu'il existe, mais il ne sait pas *ce* qu'il est. Toute la vie va être une quête de cette définition de soi et c'est seulement à sa mort qu'on pourra dire si celui-là est un lâche, un résistant, un salaud. L'homme est sans prédéfinition, il se cherche, il se trouve, il se perd. *L'existencisme*, c'est le héros perdu, ce qui lui permet de donner un sens à mille choses, en suivant la théorie de Husserl, la visée noétique qui donne un sens aux choses. *Noésis*, c'est penser. C'est un combat formidablement révoltant contre les idées reçues. Non, les significations ne sont pas toutes préparées (idées reçues), elles sont constituables à ma guise. J'ai le droit ! J'ai le rôle !

En bon existenciste, je peins ma philosophie en situation. Tous mes personnages cherchent leur sens. Les héros de Céline sont des existentialistes. Bardamu se traîne dans un monde chaotique, il cherche à se connaître tout en sachant qu'il ne le pourra pas. C'est le type même du héros existentialiste qui a été copié par Sartre, le petit professeur du Havre qui a la « nausée ». *La Nausée* est un livre célinien qui

semblait être porteur d'une nouvelle vérité. Sartre nous a trompés: il a emprunté à Céline une sorte de négativisme métaphysique, mais de ruisseau. Il a fait parler à l'auteur du *Voyage* un langage conventionnel et non pas l'explolangage d'origine.

Dans les tranchées de 14-18, Heidegger s'est rendu compte que l'existence est une aventure désespérée dont la définition est la *déréliction*. Il a introduit dans la philosophie des concepts poétiques. *L'étant* est facilement compréhensible, mais *l'être de l'étant*, le fait que les étants sont, c'est autre chose. Je connais surtout le professeur de Heidegger, Edmund Husserl, qui a posé la problématique de la signification par rapport au « je ». Comment *sont* les choses? Une bouteille par exemple, on peut la regarder en tant que telle, s'en tenir à son ustensilité, mais on peut également la regarder comme un projectile, un obstacle, un tesson, etc. Husserl nous a apporté la possibilité de signifier à notre guise les objets visés, selon notre visée, car c'est elle qui apporte une signifiante à l'objet... une signifiante qui se rapporte toujours, finalement, au « je » conscienciel en situation. De son côté cependant, l'objet peut être ceci et pas cela: essayer de signifier un balai comme étant une bouteille est assez difficile. Le balai a un certain nombre de possibilités noématiques, c'est-à-dire d'être signifié. Ce système noético-noématique, la visée signifiante, ce que Husserl appelle l'intentionnalité, tout cela est capital dans les rapports humains, parce qu'on peut signifier un homme comme étant un salaud, un gentil, un dégueulasse, avec les autres, mais pas nécessairement

avec nous. Tout est possible au niveau humain. Les existentialistes se sont appuyés sur la phénoménologie pour mettre en scène des hommes libres d'être de telle ou telle manière, pour untel, pour soi et pour autrui. J'ai beaucoup utilisé ce système de signification dans mes livres. Vu par les uns, je suis ceci ; vu par d'autres, je suis cela. C'est à Husserl que j'ai dédié la trilogie *L'Altermonde*, qui s'appelait d'ailleurs au départ plus explicitement : *Phénoménologia*.

L'existentialisme n'est pas un humanisme

Sartre a un certain talent qu'il a acquis à l'École normale supérieure et qui s'incarne dans un livre qu'à tort il n'aimait plus : *Les Chemins de la liberté*. C'est un étalage de facilité d'écriture telle qu'on l'enseigne rue d'Ulm. On retrouve la même aisance chez tous les normaliens. C'est le type même du fonctionnaire, le clerc en écriture.

Il professait cette ânerie : la liberté est faite pour être niée. Je sais que je suis libre (en tant qu'existentialiste), mais la seule noblesse, le seul devoir, c'est de sacrifier sa liberté dans ce qu'il appelle l'engagement. Rien de plus faux que cet engagement. Il est déjà particulièrement difficile d'être libre, on ne va pas sacrifier stupidement cet effort aux facilités de l'engagement.

Il devait se faire pardonner d'avoir été existentialiste, d'avoir importé en France les thèses de Heidegger qui traînait derrière lui quelques petites casseroles nazillonne, mais certainement pas des casques. Il a retraduit en français *Être et temps*, c'est devenu *L'Être et le néant*, agrémenté de quelques nouvelles problématiques telles que le pour-soi ou l'en-soi. On avait joué ses pièces sous l'Occupation, c'était le roi du Paris 43-44. Le nazisme ne l'avait d'ailleurs pas empê-

ché d'aller à Berlin étudier Husserl. Ce n'était pas un homme désintéressé : pour faire jouer *Les Mouches*, il a quand même fallu genou-fléchir devant l'officier culturel nazi ! À la Libération, il a écrit *L'Existentialisme est un humanisme* pour concilier existentialisme et communisme.

Il a été obligé de se raccrocher au *parti* pour se dédouaner ! Mais l'existentialisme n'a rien à voir avec un communisme, puisque le communiste croit en un destin scientifico-matérialiste de l'humanité, donc basé sur le progrès, c'est-à-dire sur un programme connu et défini. Cette humanité a un terme : c'est la société sans classe de Marx. C'est ni plus ni moins que le fruit d'une eschatologie croyantienne. On ne peut pas être un homme qui se cherche, qui oscille sans cesse, et adhérer à la religion du progrès humain si ferme, si bien présenté et si bien vendu par toutes les boutiques. Ou bien on est existentialiste flottant dans un nuage de doute et de questionnement, ou bien on est humaniste.

Le marxisme a hérité des grands systèmes religieux, à commencer par le christianisme. Il s'agit de reconnaître et d'accepter la divinité du Christ, d'obéir à la loi dans la guidance de l'Église, pour mériter le ciel et attendre la fin des temps. Le marxisme, de même, s'inscrit dans la perspective du caritativisme chrétien, dévoyé de son sens d'origine. La charité n'a sûrement pas été prise au départ pour ce qu'elle est devenue par la suite. Je pense que les pauvres n'intéressaient pas directement Jésus. Ce qui compte, c'est le don, se débarrasser de ce qu'on possède pour faire surgir

enfin un moi *pur* qui ne soit pas *obtentionnel*, mais apte à recevoir l'éclair divin. La charité ne pouvait être par conséquent qu'une ascèse qui consistait à se débarrasser de la *prégnance* (attachement aux choses, à soi et à l'activité). Malheureusement, on a fait porter le poids de la charité sur le receveur du don plutôt que sur le donateur. La compréhension de la charité comme entreprise destinée à soulager la misère a abouti au marxisme scientifique, à l'égalitarisme : prendre aux riches pour donner aux pauvres, sans jamais penser qu'il y a une visée mystique qui se forge aussi bien dans la richesse que dans la pauvreté. Dans le christianisme, le riche donne sa richesse. Ce faisant, il se « *dépouille* », il *dé-prégnancise* son moi... Dans le marxisme, sa richesse, on la lui prend de force, et tout s'achève en embrouillamini, habituel dans l'histoire, de voleurs, bandits, razzieurs...

D'un Céline l'autre

Les livres sur Céline, sa vie, son œuvre, sont pléthoriques. Tous ces bouquins, ces racontars, toutes ces rumeurs, ces révélations, c'est l'étude d'un seul et même homme, avec ses contradictions, ses approximations, ses engagements, ses paroles en l'air, ses bêtises. De celui qui a fait une carrière administrative protégée par les juifs à celui des pamphlets. Céline s'est éclaté en caléidoscope, envisagé par des dizaines et des dizaines de témoins qui sont tous un peu des fouinasseurs. En tant que type d'homme analysé-analysable, Céline est intéressant. Ce n'est pas à proprement parler un anti-héros. Vu par ses biographes, il devient presque aussi intéressant que son œuvre, c'est comme si la vie de Chateaubriand avait autant de valeur que les *Mémoires d'outre-tombe*. On voit un homme qui s'efforce de penser au risque de la contradiction : la contradiction avouée, en tant que mode d'être existentiel. Il faudrait que dans le futur, un nouvel Alméras nous dise ce qu'est pour finir un Céline, et plus largement l'homme dans sa contradiction, perpétuelle, continue, inhérente à sa condition. Les études céliniennes devraient porter là-dessus, sur l'exemplarité de Louis-Ferdinand. On vacille tout le temps entre le oui et le non. C'est pourquoi il est absurde de condamner un écrivain, car il est justement celui qui fait ressortir la contradiction, en

dehors de l'hypocrisie habituelle. Il ne va pas faire la police de la pensée en lui-même. À ce titre, il devrait être absous, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, sauf s'il commet des faits délictueux. En dehors de cela, on ne peut pas placer l'écrivain devant les juges.

J'en viens au héros de Céline. Il est en pleine perte, cherche en chaque occasion son propre sens, ne sait pas ce que vaut la guerre, la vie, ce que valent les femmes. Il essaie de prendre le moins de coups possible. Comme il n'envisage pas une seconde de goûter ne serait-ce qu'un peu au bonheur, il souhaite que le malheur ne s'acharne pas définitivement sur lui. C'est l'antihéros tel qu'il a proliféré par la suite, toujours sur la pente inéluctable qui conduit à la boue, à la souffrance. Il n'est heureux que lorsqu'il a un petit répit. Sans autre issue que négative, le texte célinien emprunte sa tonalité très poétique au pessimisme, aux consonances du malheur, qui créent cette nostalgie à peine dite, inavouable.

Il est donc aventuré de me réduire à Céline. Ma littérature est constructive, optimiste, avec certaines naïvetés, puisqu'elle croit à la science. Chez Céline, la science est toujours un peu charlatanesque, mais elle demeure cependant, il est honnête de le mentionner, son seul credo. Mes personnages sont des constructeurs invétérés. La comparaison avec le précédent célinien vient de ce que les critiques et les parloteurs, dès lors qu'ils découvrent quelqu'un qui n'a rien d'académique, vous renvoient par effet de mode à Céline, dont tout le monde se barbouille aujourd'hui en guise